

Marie D. CHEVALIER

LES ÉCRITS

Roman

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes amours, Kilian et Amelia, mes enfants.

LES ÉCRITS

« Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. »

Paul Eluard.

PROLOGUE

Dublin.

- Alors, qu'en penses-tu ?
- J'adore ! Ton livre est génial ! Je l'ai lu d'une traite. C'est très bien écrit. Ta mère avait raison, tu es douée. Et il est placé en tête des gondoles des romans étrangers à Eason*.
- Un tel succès était inattendu. C'est fantastique !
- Je suis vraiment heureuse pour toi.
- Pour nous tu veux dire ! Hors de question de m'attribuer cette réussite à moi toute seule. On y est tous pour quelque chose.
- D'accord, si tu y tiens. Et on fêtera ça la semaine prochaine quand tu seras là.
- Et comment !
- Tiens, voilà ton frère, je te le passe.

*Eason : Chaîne de librairies irlandaises.

PREMIÈRE PARTIE.

LIAM, TROIS ANS PLUS TÔT.

1.

LA LETTRE

Quelle heure est-il ?... 8h30... 8h30 ! Merde ! C'est pas vrai ! Saleté de réveil qui n'a pas sonné. Je suis bien à la bourre là. De deux heures au moins ! Où sont passées mes fringues ? Pas le temps de prendre une douche, ni de me raser. Pas le temps de prendre un café... Ah si, un café !

Je n'aurais jamais dû suivre Juju hier soir. Cette beuverie était une belle connerie. Quoique. Disons que je n'ai rien trouvé de mieux qu'une bonne cuite pour chasser mes idées noires... jusqu'à ce qu'elles reviennent tarauder ma boîte crânienne au petit matin. Mal aux cheveux là. On ne m'y reprendra plus.

Le costume d'hier fera l'affaire. C'est le même que celui d'avant-hier d'ailleurs. De toute façon, au bureau, ma tenue vestimentaire passera inaperçue, tout comme l'entièreté de ma personne. Question d'habitude.

8h45. Je trace. Choper le prochain R.E.R. Houlà ! Mon haleine de chacal remonte dans mes narines, le brossage de dents était en option ce matin. Bien. La précaution du jour : éviter d'embrasser Mélanie. La précaution renforcée : l'éviter elle tout court. Il en va de ma réputation.

Il est 10h00. J'y suis... avec une heure et demie de retard. Cela aurait pu être pire. J'espère seulement que personne n'a veillé à ce que je signale mon absence. Pour ma part, il m'était impossible techniquement de les avertir. Plus de batterie dans l'appareil. Bon, apparemment, pas d'appels en absence. Il va falloir que je recharge vite ce téléphone avant qu'il se meure complètement. Toujours est-il donc que personne n'a cherché à me joindre non plus.

Conclusion, entre hier et aujourd'hui, j'aurais pu :

Petit a. (il m'est usuel de placer chronologiquement mes pensées) : passer sous une rame de train... en ayant trébuché sur le quai. Sans le faire exprès bien sûr.

b. : me faire renverser par une voiture. Un classique. Mon inattention daltonienne m'aurait induit en erreur sur l'action du piéton au milieu du carrefour. Tête en l'air comme je suis, il est fort probable qu'une mésaventure telle que celle-ci puisse se produire un jour.

c. : mettre fin à mes jours en me jetant du point culminant de la Tour Eiffel. Pourquoi la Tour Eiffel ? Je ne sais pas trop. Disons que c'est plutôt stylé comme lieu de suicide, non ?

d. : me faire sauvagement et atrocement assassiner par une maîtresse qui ne se serait jamais remise de notre rupture. Mais ce ne serait pas vraiment crédible. C'est moi qu'on lourde généralement.

Mouais. M'apercevoir qu'aucun de mes collègues n'a pris la peine de m'appeler en s'inquiétant de mon retard est un triste constat. À leurs yeux, je suis inintéressant, minable, transparent. Et voilà que la fin de mon sort est en proie d'être placée sous une petite motte de terre ornée d'une plaque discrète sur laquelle on lira :

« *Liam... comment déjà ?* »

Pointage. Ouverture des portes automatiques.

Direction : l'ascenseur.

Destination : bureau.

Je ne suis pas sûr d'avoir salué l'agent de sécurité. En même temps, je le trouve particulièrement antipathique. La boîte métallique ouvre ses portes, je m'y engouffre et presse le bouton du troisième.

Dans l'ascenseur. Seul. Finalement, j'ose presque espérer que Mélanie s'y faufile avant le décollage. J'imagine même sa tenue... un tailleur mini-jupe d'une marque haute couture, des bas, des

porte-jarretelles affriolants... Oui, tout bien considéré, ce matin, j'aurais aimé me laisser aller à une douce enfilade avec Mélanie.

« *Oh oh oh oh oh, en apesanteur* » ... Ce n'est rien, juste des restes de la soirée d'hier.

Ding ! Troisième étage.

Monsieur Liam Carlier, votre mission, si vous l'acceptez, est de longer le couloir dans la plus grande discrétion, de pénétrer dans votre bureau et de feindre de bosser sur un dossier classé « hot » priorité.

– Bonjour monsieur Carlier. Alors, on a eu une panne de réveil ?

Votre mission, monsieur Carlier, si vous aviez suivi les consignes plus scrupuleusement, aurait été de longer le couloir et d'éviter le patron.

– Bonjour monsieur Bodin. Oui, je suis désolé.

– Écoutez monsieur Carlier, je vais fermer les yeux cette fois-ci encore... au vu des circonstances. Mais veillez à ce que cela ne se reproduise plus.

– Oui monsieur Bodin.

Évidemment, les circonstances sous-entendent la mort relativement récente de ma mère. C'était il y a quatre semaines et trois jours. Mon patron a pitié de moi, tout comme mes collègues, même s'ils n'appellent pas.

Mon bureau s'apparente à un champ de bataille depuis que je suis revenu de mes cinq jours « de convalescence ». Un véritable bordel, dans mes meubles comme dans ma tête. Et c'est à l'image de ma productivité actuelle. Pas plus tard que la semaine dernière, on a failli perdre un gros poisson. Par ma faute. Manque de concentration. Normal « au vu des circonstances ». Par je ne sais quel tour de passe-passe, Bodin a rattrapé le coup. Et le coût. Dans cette histoire, j'aurais pu être viré pour négligence. Heureusement qu'il y a ces « putains » de circonstances.

Évidemment, j'ai autant envie de travailler que de me faire arracher une dent. Et, à choisir, je me demande si je n'ai pas une

préférence pour la seconde option. Je ne suis plus à une minute près de toute façon. Je vais donc commencer cette journée en ouvrant un bon gros dossier de derrière les fagots, je nomme The Spider Solitaire*. Mais attention, pas n'importe quel niveau ! Non, le top level ! Celui avec les quatre symboles : l'in.vin.cible. Sans déconner, en un an d'entraînement intensif, j'ai dû en venir à bout trois fois. J'aime perdre mon temps.

Mais là, au moment même où je colle ma Dame de Pique sur mon Roi de Cœur et que se profile la suite de l'aventure...

« Toc toc », entends-je.

Ai-je donc l'air si stupide pour qu'on veuille communiquer avec moi en langage par onomatopées ? Il faut le croire. Je connais bien ce « toc toc », il se distingue d'entre mille. J'y suis habitué. Il appartient à Mélanie. Son « toc toc » est appuyé et ancre la présence de la belle en ces lieux. Même si elle n'a pas besoin d'user de ce stratagème pour qu'on la remarque. Mélanie, mon doux fantasme, là, dans l'encadrement de la porte. Une apparition divine, très élégante, comme à l'accoutumée. Elle porte un tailleur-pantalon de couleur beige., un chemisier vapoureux vieux rose légèrement transparent sous lequel on peut percevoir un soutien-gorge en dentelles et à balconnets. Si mon regard ne se détourne pas immédiatement de ce détail, il se pourrait que ça me fasse un petit effet au niveau de l'entrejambe. Ce n'est vraiment pas le moment.

- Salut Mélanie.
- Salut Liam. Alors, tu as jeté ton réveil contre le mur ce matin ?
- On peut dire ça comme ça.
- Une soirée chaude ?
- Pas vraiment. Plutôt une cuite entre potes. Trop arrosée pour lever quoi que ce soit.
- Ah.

*Spider Solitaire : Jeu de cartes de type réussite, notamment disponible sur certaines versions de Microsoft Windows.

Aurais-je perçu un petit rictus de satisfaction en saisissant que ce n'est pas une partie de jambes en l'air qui m'a cloué au polochon ?

– Liam, ça te dirait qu'on sorte un de ces soirs ? Ça fait longtemps.

Comment pourrais-je qualifier la relation que Mélanie et moi entretenons ? La justesse dirait qu'il s'agit d'une « histoire de fesses occasionnelle ». Depuis combien de temps ? Un an. Du jour où j'ai mis les pieds dans cette boîte. Pourquoi ? On s'est croisés dans le couloir. Pour quoi ? Parce qu'il nous est difficile de ne pas être attirés physiquement l'un par l'autre. Donc, pour faire l'amour évidemment. Rien de très sérieux... même si j'aurais préféré au départ. D'ailleurs, je le lui ai laissé entendre... en recherchant sa présence, en attirant son attention...

Et puis un jour, Mélanie a été claire :

– Liam, tu peux arrêter de te comporter comme une midinette cinq minutes ?

– ...

– Non mais sérieusement, tu nous vois, toi et moi, en couple ? Bon, je te rassure, ce n'est pas à cause de toi. Le fait est que je ne veux pas me caser, ni avec toi, ni avec personne d'autre.

Mélanie ne souhaite pas s'engager. C'est non négociable. Et dans notre histoire, c'est elle qui porte le slibard. Je pourrais aussi dire qu'on peut se demander si elle ne porte pas non plus une paire de testicules mais ce ne serait pas très élégant. Non, elle n'en a pas bien sûr, mais elle ne manque pas d'assurance, ni de volonté. Elle est très ambitieuse et surtout trop éprise de liberté pour s'encombrer d'un fardeau masculin et de mioches.

Et elle est plantée là, en face de moi. Une bombe. Une femme fatale à laquelle il est difficile de ne pas succomber. La couleur de ses yeux est d'un bleu Mer des Caraïbes. Tout du moins, c'est ce qu'il me semble (je n'y suis jamais allé). Et puis, elle a de longs cheveux blonds et soyeux, comme dans une pub pour le shampoing Dop. Sa bouche pulpeuse suscite la gourmandise. Son décolleté est un nid dans lequel on nicherait son nez pendant des

heures. Et, à vol de regard, son tour de poitrine avoisine le 90 C. Non pas que je sois expert en la matière, c'est juste une supposition. Il me paraît compliqué de ne pas mentionner sa taille fine, son cul d'enfer, ses jambes interminables toujours fraîchement épilées et de son parfum enivrant de fleur de vigne qu'elle répand sur son passage comme une trainée de poudre.

Sa question me laisse perplexe. Soit, elle me fait du rentre dedans, soit, j'hallucine. Ce « Ça te dirait qu'on sorte un de ces soirs ? » sonne dans mon cerveau de mâle comme un : « Et si on baisait ? »

Ah pardon, il faut la refaire plus propre : « Et si on faisait l'amour ? » (Ce qui veut sensiblement dire la même chose, en plus distingué).

Et le « ça fait longtemps » ne fait que confirmorter mon interprétation. Confirmorter ? Voyons-y ici un mélange de confirmer et conforter.

- Oui, pourquoi pas ? lui dis-je.
- Tu as des projets ce soir ?

Heu... Ce soir ? D'aujourd'hui ? On dirait que ça urge.

- Ce soir, non, je n'ai rien de prévu.

Au même moment, mon portable se met à vibrer... Zut ! V'là le daron qui s'incrute.

- Excuse-moi Mélanie, c'est mon père qui appelle. Je dois répondre.
- Ok.

Et mon regard suit mon doux rêve s'évaporer dans un nuage de son odeur planante. Il n'y a pas à dire, elle est vraiment bonne.

- Salut papa.
- Salut mon grand Comment vas-tu ? Je ne te dérange pas ?
- Non, pas du tout, mens-je. Ça va et toi ?
- On fait aller (toujours ces fichues circonstances). Tu veux venir dîner à la maison ce soir ?
- Ce soir ? (Eh merde !) Bien sûr !

- Sept heures et demie, ça te va ?
- D'accord.

Papa m'invite à dîner. Je ne peux pas refuser, je me l'interdis, je n'en ai pas le droit depuis que maman n'est plus là. Je ne dois en aucun cas décliner l'invitation et ce, même devant la plus belle paire de fesses. Mélanie et moi, ça attendra. Le but étant de ne prendre aucun risque. On ne sait jamais, des fois que le vieux, se trouvant dans le fin-fond du fond de sa dépression aurait la bonne idée de se mettre une corde autour du cou ou d'ingurgiter une dose massive de somnifères.

Bon. Mélanie.

- Toc toc... (c'est à mon tour de me prendre pour une bulle de bande dessinée ambulante).
- Liam ?
- Mélanie, je suis désolé mais ça ne va pas être possible ce soir. Mon père a besoin de moi. Tu comprends ?
- Je comprends. Une autre fois.

Quand tu veux... Demain ? Après-demain ? Lundi ?

- À plus, achève-t-elle.

L'espace d'une seconde, les derniers mots de Mélanie résonnent dans ma tête comme La Voix dans l'émission Secret Story. À mon oreille, son « À plus » se transforme en un « C'est tout pour le moment ». Un « À plus dans le bus » aurait presque été plus sympathique. Mais non, là, c'est terne, froid et très clair à la fois. Ça signifie : « Tu peux disposer maintenant » ... et peut-être aller jouer du poignet en passant par les toilettes pour hommes.

Où en étais-je ? Ah oui, le Spider Solitaire.

Encore perdu.

« Souhaitez-vous recommencer une partie ? »

Non, j'en veux une nouvelle !

17h30. L'araignée a eu raison de moi une bonne dizaine de fois. Performance toute aussi désastreuse avec Freecell. J'ai quand

même taffé un peu : épluchage de trois ou quatre dossiers, quelques coups de fil, grignotage d'un crayon de bois jusqu'à la mine.

La journée de travail est finie. Je sors. Il pleut comme vache qui pisse.

Prochaine étape : douche à l'appart' et je filoche chez mon père.

19h30. Je suis ponctuel. J'entre dans la maison sans frapper à la porte. J'ai toujours été chez moi chez mes parents. Même si ce n'est plus vraiment chez eux. C'est chez papa à présent.

Il vient à ma rencontre et m'embrasse.

- Bonsoir fiston, dit-il, plutôt jovial.
- Bonsoir papa.

J'emboîte son pas jusqu'au salon. J'y retrouve quelques souvenirs de ma vie passée ici. Une photo du mariage de mes parents orne le buffet et une autre, un portrait de maman, est posée sur le linteau de la cheminée.

Ma mère, si belle, si gracieuse. Elle avait la particularité d'avoir la couleur de ses yeux assortie à celle de ses cheveux auburn. Les traits de son visage étaient fins, sa peau était si douce, ses sourires, si tendres... Maman me manque tant.

Le soir, quand j'étais enfant, elle passait des heures entières à fredonner des chansons jusqu'à ce que le sommeil m'enrôle. Elle ne connaissait pas de berceuses ou les trouvait ridicules. Alors, elle puisait dans des classiques : *Aimer à perdre la raison*, *L'aigle noir*... et d'autres que je n'ai pas retenus. Et elle caressait mes mains.

Parfois, papa et maman m'ouvraient leur lit lorsque mes nuits étaient saccadées. Léonie n'avait pas eu ce privilège par la suite. Il ne fallait pas commettre les mêmes erreurs avec le deuxième. Ma sœur n'était pas moins choyée pour autant. Maman nous aimait tellement.

- Léo n'est pas là ?
- Non, elle est à Milan cette semaine, me répond papa.

– Ah oui, c’est vrai, j’avais oublié.

Ma petite sœur, styliste talentueuse et audacieuse, dispose d’une affaire florissante. Toutes les victimes de la mode commencent à s’arracher ses services. À côté de nombreux indépendants, elle travaille pour un magazine de mode dont la réputation n’est plus à faire. Son métier lui permet de voyager. J’envie sa situation. Enfin, dire que je suis content pour elle serait plus juste parce qu’en ce qui me concerne, je suis plutôt du genre casanier. À force de travail, la situation de ma sœur est devenue confortable et c’est tout à son mérite. Elle a bien raison de prendre du bon temps. Quand on peut joindre l’utile à l’agréable, c’est encore mieux. Et là, je la soupçonne d’être amoureuse.

– Que veux-tu boire ? demande papa.

Je ne suis pas certain de vouloir ingurgiter quoi que ce soit là.

– Du jus d’orange si tu en as, m’entends-je lui dire (c’est plus prudent).

Mon père satisfait ma raisonnable requête, me tend mon verre, se sert à son tour un whisky bien dosé et s’assoit à côté de moi sur le canapé.

– Alors, comment se passe ton travail ? reprend-t-il.

– Ça peut aller, je n’ai pas à me plaindre. Et toi ? Tes journées ?

– Je fais beaucoup de jardinage, surtout en ce moment, c’est la meilleure période. Il ne fait ni trop chaud, ni trop froid pour passer du temps dehors. J’ai planté des rosiers aujourd’hui et j’ai mis des géraniums sur la terrasse aussi. Tu as dû les voir en arrivant. J’espère juste que la flotte ne va pas les ratatiner.

Mon père parle, discute, blablate. Je l’entends. De loin seulement. Parce que, sincèrement, n’ayant aucun lien de parenté avec *Tistou les Pouches Verts**, ses notions de « fleuristerie » m’indiffèrent quelque peu.

**Tistou les pouces verts* : Seul conte pour enfants écrit par Michel Druon. Il a été publié en 1957. Tistou a « les pouces verts », c’est-à-dire qu’il peut faire germer des fleurs où il le souhaite.

Pour lui, c'est une vraie passion. Chaque année, il attend l'arrivée du printemps comme si cette saison était un oiseau de bon augure. Il semble respirer à nouveau en passant du temps dans son jardin et en s'attelant soigneusement aux plantations. C'est comme un rituel. Au fil des semaines, l'extérieur de la maison se met à regorger d'une multitude de végétaux : des fruits et légumes, des plantes diverses et surtout, de nombreuses variétés de fleurs. Des fuchsias, des roses, des tulipes, des jonquilles, du muguet et j'en passe. Bien que le sujet ne me captive guère, je reconnais que le décor est magnifique. Ne pas y être sensible serait inhumain. C'est là le résultat d'un travail fastidieux pour lequel terreau, bêche, engrais, graines, râteau, pelle et tout autre ustensile de jardinage sont les alliés de mon père. Et je ne parle pas du nombre incalculable d'heures passées à visionner des reportages sur le sujet. Plus que jamais, papa entretient la légende de Nicolas le Jardinier. Une bonne école selon lui. En résumé, selon mon père, le jardinage est un art qui a la faculté de concilier la rigueur et la zénitude. Oui, mon paternel est zen quand il jardine. Enfin, en apparence seulement parce qu'au fond de lui, ça bouillonne tristement. En conclusion, heureusement que les activités au jardin demeurent puisque papa a lâché tout le reste. Les parties de pêche en famille le dimanche, c'est fini. La cueillette des champignons dans les sous-bois à l'arrivée de l'automne, idem. Tout comme les leçons de braconnage. C'était avant, avant la mort de maman, avant son absence pesante qui a définitivement semé l'intranquillité dans nos vies.

J'admire mon père. C'est un homme sain, un amoureux de la nature tout aussi attaché aux valeurs humaines, un être profondément gentil, respectueux de son prochain et des choses qui l'entourent, respectable.

- Je nous ai préparé du lapin, avec des carrés de lard, des champignons et une sauce comme tu l'aimes.
- Hum ! On va se régaler ! Et tu l'as chopé où l'animal ?
- Au marché, ce matin-même. Je n'ai plus vraiment l'âge de courir dans les ronces.

- Ne dis pas de bêtises. Tu es frais comme un gardon.
- Pas vraiment non.

Intérieurement, je reconnais qu'il a raison. Papa n'est plus le même homme depuis que maman nous a quittés. Anéanti par la douleur et le chagrin, il semble décrépiter de jour en jour. Je vois bien qu'il feint de s'en sortir mais la remontée de la pente est raide. Tout ce qu'il dégage de positif n'est qu'illusoire. Lui aussi est en train de mourir à petit feu.

- À table !
- Très bien, je meurs de faim.

Le repas est plutôt silencieux. Je m'efforce de le ponctuer de banalités. La météo s'invite dans la discussion. Ce thème à l'incroyable faculté de remplir les silences. Mais j'essaie tout de même de varier, en demandant des nouvelles de la famille éloignée, en parlant du boulot, et puis...

- Je suis allé chez le notaire aujourd'hui, plante mon père.
- Ah ?
- La succession pour ta sœur et toi devrait être conclue dans les prochains jours.

Que suis-je censé répondre à ça ? Jusqu'à ce que papa pose le sujet sur la table, l'idée d'hériter de mes parents ne m'a jamais traversé l'esprit. Et là, j'apprends que ma mère a bien planifié les choses. De notre naissance à sa mort, elle a mis de l'argent de côté tous les mois. Je suis étonné, pour ne pas dire abasourdi. Ce n'est pas comme si mes parents roulaient sur l'or. Ils avaient incontestablement besoin de ce pécule. Mon père m'explique que maman souhaitait nous assurer un avenir dénué d'importants problèmes financiers. Elle savait que ce serait difficile pour nous, elle ne pourrait pas non plus régler tous les soucis. Mais au moins, son argent contribuerait à alléger chacun de ses enfants. Elle avait tenu à faire des économies dans la mesure de ses possibilités. Le résultat est plutôt concluant : Léonie et moi héritons chacun d'une somme d'environ vingt-mille euros, un cadeau tombé du ciel. De

quoi largement combler mon découvert, et les agios qui vont avec. M'en voici tout retourné.

Mes parents se sont rencontrés en Irlande. Ils y ont vécu quelques années. À la suite de leur séjour au pays des *Leprechauns**, ils ont élu domicile dans un petit pavillon d'une coquette ville de la banlieue parisienne qui nous a vus grandir, ma sœur et moi. Tous les quatre (ou bien quand papa et maman travaillaient), on passait nos vacances chez nos grands-parents qui vivaient en province. Nous y avions de vrais moments de détente et de loisirs. Ma famille n'était pas riche mais nous étions heureux.

- Liam, si je t'ai demandé de venir ce soir, c'est parce que ta mère t'a laissé autre chose.
- Ah bon ? Quoi ?
- Une lettre.
- ...

Je vois mon père sortir de table et se diriger vers le buffet. Il ouvre le tiroir du milieu et en tire une enveloppe épaisse sur laquelle on peut lire :

« Pour Liam, mon fils chéri »

Je reconnais immédiatement l'écriture de ma mère. Il en aurait été de même si elle avait employé d'autres mots.

- Je ne l'ai pas lue », précise mon père.

En saisissant l'enveloppe, mes mains deviennent fébriles. Réaliser que maman m'a écrit cette lettre avant de mourir la fait réapparaître dans ma mémoire. Elle s'y est toujours trouvée, quelque part, dans un coin, pas trop loin de peur qu'elle m'échappe mais suffisamment à distance pour que je puisse avancer.

*Le Leprechaun : Créature humanoïde imaginaire issue du folklore irlandais. Il est souvent représenté sous la forme d'un vieil homme, vêtu de rouge ou de vert.

Là, avec ce courrier, ma mère ressurgit dans une netteté implacable. La lire la ferait presque ressusciter.

Et que se passera-t-il une fois que j'aurais parcouru ses lignes ? Allait-elle disparaître une seconde fois ? Je ne suis pas certain d'être en mesure de supporter ça. Suis-je seulement capable d'ignorer le message ? Non plus.

Il est bien évident que je vais lire cette lettre. Probablement ce soir, quitte à me faire du mal. Je vais le faire parce que je veux savoir ce qu'elle n'a pas pu me dire avant de partir. À la lecture de ses mots, peut-être parviendrais-je à la faire revivre un peu ? Peut-être réussirais-je à combler une partie de nos manques ? Séquence émotion en perspective. Finalement, j'ai hâte.

Je suis sur le point de partir. Papa et moi nous embrassons. Je sors de la maison et cours sous une pluie battante sans même regarder si les fleurs ont flanché.

23h30. Chez moi.

Ce soir, il n'est pas question d'une biture avec mon meilleur pote. Une câlinerie torride avec ma collègue de bureau n'est pas à l'ordre de la nuit non plus. Non, ce soir, cette nuit, j'ai un rencard avec ma mère.

Mais je ne souhaite pas me précipiter. Avant toute chose, j'enfile une tenue confortable. Ce bas de survêtement que j'étreigne depuis une dizaine d'années fera l'affaire, tout comme ce tee-shirt. Ensuite, un bon verre de vin semble approprié à la situation. Ce Château Margaux déniché dans la cave de mon père est le bienvenu dans mon salon... Ah oui ! Il est fameux ! La lumière de la lampe de chevet sera bien suffisante. Sa pâleur est propice à ma lecture à venir. Je pose mon postérieur sur le vieux clic-clac. Je suis prêt. Enfin, je m'empare de l'enveloppe et la décachette de mes doigts tremblotants.

Rien qu'en dépliant le précieux document, je revois maman et ses cheveux flamboyants dans la lumière du soleil. Son regard

tendre, son doux sourire, sa robe rouge à fleurs et ses carnets d'écriture parachèvent le tableau. Ses carnets... je les avais presque oubliés ceux-là. Ma mère en avait toujours un dans son sac à mains. Elle y notait des choses que personne n'était autorisé à lire. Entre les pages, elle plaçait également des photos de nous, changeantes au fil du temps. Maman écrivait. C'était sa passion, pour ne pas dire son addiction, sa maladie. Disons celle qui a précédé la seconde qui lui a été fatale. L'envie d'écrire était une obsession, l'assouvir était un médicament. On allait à la pêche, ma mère écrivait. On faisait de longs trajets en voiture, elle continuait d'écrire malgré les soubresauts de l'auto et les hauts le cœur. On se posait à une terrasse de café, il n'était pas rare qu'au bout d'un certain temps, elle se mette à ancrer l'instant en usant de son encre.

Et puis, lorsqu'elle n'écrivait pas dans ses carnets, elle rédigeait des lettres. La démocratisation de l'ordinateur n'avait en rien freiné ses élans scripturaux presque aussi vieux que la Pierre de Rosette*, et toujours avec la plume d'un stylo de la marque Cross qui lui était précieux. Son activité d'écriture était si intensive qu'elle en portait une bosse distinctive sur son majeur droit.

Longtemps j'ai été curieux de savoir ce qu'elle pouvait bien écrire. Mais une fois qu'un carnet était achevé, il était impossible de mettre la main dessus. Alors, je me suis résigné.

Donc, maman écrivait. Et voilà qu'elle s'apprête à assouvir ma curiosité en m'adressant cette mystérieuse missive. J'ai le pressentiment de ne pas être au bout de mes surprises.

« Pour Liam, mon fils chéri,

Mon très précieux Liam,

Je me souviendrai toujours du moment où j'ai su que tu étais dans mon ventre. Je le savais avant même que le médecin nous le confirme. Tu étais là et mon existence allait changer à tout jamais. Je vous aime tant mes enfants.

*La pierre de Rosette : Fragment de stèle gravée de l'Egypte antique portant trois versions d'un même texte qui a permis le déchiffrement des hiéroglyphes.

Et toi, mon garçon, tu étais le premier.

J'ai savouré chaque instant de ma grossesse. Je me suis extasiée en voyant mon ventre faire des vagues de tes mouvements. Tu me chatouillais douloureusement les organes mais j'acceptais cette gêne avec contentement parce que je réalisais que tu étais vivant.

Le moment de faire ta connaissance arriva vite. Après huit heures de dur labeur, la sage-femme indienne te posait sur mon sein. Tu étais tout dégoulinant mais déjà si beau. Je n'oublierai jamais tes petites billes d'un bleu foncé perçant qui me fixaient d'un air de dire :

« Pardon mais on se connaît ? »

Par ailleurs, tu avais déjà enveloppé tes doigts minuscules autour de mon index comme tu l'as longtemps fait le soir avant de retrouver Morphée. De mon côté, j'étais rassurée de me sentir acceptée par ce petit bout d'homme qui allait parsemer des bonheurs tout au long de ma vie.

La nuit de ta naissance, je n'ai pas pu dormir. Je t'observais en silence, des perles au bord des yeux. Je ne pouvais détacher mon regard de ton petit être placé dans le lit à barreaux jouxtant ma couche. Tu semblais bienheureux. Attentivement, j'écoutais la mélodie composée par ta respiration dans ton sommeil. Cette nuit-là, et bien d'autres après, je t'ai porté contre mon sein pour t'offrir ce qu'il y a, à mon sens, de plus merveilleux au monde : l'amour d'une mère pour son enfant.

C'est fou ce qu'on peut ressentir quand on donne la vie. Je n'avais pas imaginé la grandeur d'une telle aventure, l'immensité d'un tel amour. Un amour qui rend heureux et qui fait mal aussi.

J'avais l'impression de prendre part à ta souffrance quand tu étais malade. J'avais mal de te voir trébucher à l'aube de tes premiers pas. J'ai eu le cœur serré quand tu as cessé de malmener mes doigts avant de t'endormir. Secrètement, j'ai été blessée d'être privée de tes câlins quand tu as grandi. Je me suis inquiétée quand ton père et moi t'avons autorisé ta première sortie nocturne, ou encore, lorsque nous t'avons offert ta première voiture.

Mais c'est la vie. Mon petit, mon enfant, nous t'avons mis au monde en toute connaissance de cause, en sachant pertinemment que tu deviendrais un adulte et que tu t'envolerais du nid un jour.

En contradiction aux maux, il y avait la multitude de petits bonheurs qui prenaient le dessus sur tout le reste. J'ai pleuré de joie quand ta bouille d'amour a esquissé un premier sourire, quand ta bouche a prononcé le doux mot de « môman » pour la toute première fois, quand tu t'es tenu assis avant de faire la limace précédant le quatre-pattes et la station debout. Quelle émotion intense de t'entendre babiller, puis murmurer « maman, je t'aimEU » au creux de mon oreille. Si tu savais à quel point je « t'aimEU » moi aussi autant que tu m'êmeus. Quel bonheur de recevoir tes œuvres d'art enfantines à l'occasion de la fête des mères. Ou encore de te voir décrocher ton baccalauréat puis, ton diplôme de commerce. Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai réalisé que tu étais devenu grand et que le temps était passé bien vite, trop vite.

La vie est courte et je regrette d'avoir brûlé la mienne.

Cela étant dit, j'ai accompli deux ou trois petites choses dans mon existence que je tiens à te confier.

Il y a soixante-dix carnets éparpillés dans différents endroits.

Certains d'entre eux (une vingtaine) ont été rédigés sur des feuilles blanches soigneusement rangées dans des enveloppes kraft dissimulées dans la malle de ta chambre d'enfant. Ces manuscrits sont accompagnés de leurs carnets respectifs scellés d'un ruban adhésif.

Deux manuscrits inachevés sont restés ces trente dernières années chez les parents de ma meilleure amie de l'époque, Delphine. Cela fait plus de vingt ans que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Bideau est le nom de famille de ses parents. Ils vivaient à la Chapelle Moulière, non loin de chez papy et mamie.

J'ai confié d'autres carnets à ma grande amie de toujours, Pascaline.

Et trois d'entre eux sont quelque part en Irlande.

Tu trouveras sous ce pli la clé de la malle qui te permettra de récupérer une partie de mes manuscrits. En résumé, je te remets ma vie. Tu en feras ce que tu voudras.

Je t'aime mon garçon. Vous êtes, toi et ta sœur, les plus grandes fierté et réussite de toute ma vie.

Je t'embrasse de là où je suis.

Maman. »

Première lecture : trois minutes. J'y retourne. Il m'importe de la relire encore et encore. Je dois m'imprégner de l'encre de ma mère, il me faut sentir sa présence.

L'heure tourne. Il est tard. Seulement, la nervosité accapare mon temps de sommeil. Impossible d'aller dormir. J'ai un autre besoin, nécessaire... celui d'aller puiser des larmes dans un puits de chagrin, des larmes qui n'ont pas coulées depuis les funérailles.

En lisant et relisant les mots de ma mère, j'ai la sensation de l'avoir fait renaître. Mais contrairement à ce que je pensais, elle ne peut pas mourir une seconde fois. À travers ce message d'outre-tombe, il y a une continuité. Voilà qu'elle m'en donne la responsabilité.

Mes doigts jouent avec la clé. Je suis curieux et anxieux à la fois. Le contenu de la malle, celle placée dans ma chambre d'enfant après mon départ du foyer familial, va bientôt me dévoiler un secret.

2h00 du mat' passées, le canapé s'improvise tarmacadam de ma fatigue... le réveil... penser à régler le...

UN CADEAU EMPOISONNÉ

Bzzz bzzz bzzz ...

J'ouvre difficilement un œil. Où est passé ce fichu téléphone ? Là, sur la table. Je me lève péniblement. J'ai mal partout. Mon pied percute la bouteille de vin. Vide.

Portable. Mon œil droit louche sur l'écran qui affiche le mot « bureau » et le gauche sur la pendule murale. 9h00. 9h00 ! Ok. En retard deux jours d'affilée, c'est abusé. Que faire ?

D'abord, je prends le parti de ne pas répondre. Je rappellerai dans cinq minutes. Le temps de me trouver un alibi. Arrgh ! Pourquoi ne m'a-t-on pas oublié cette fois-ci ? L'appareil se tait.

Allez, debout. Aïe ! Saletés de crampes ! De mémoire, la porte de la salle de bain est celle de gauche. J'y suis et... vision d'horreur en surprenant le reflet de mon visage dans le miroir ! Il faudrait des litres d'eau glacée pour faire disparaître ces vilaines cernes. Ou du fond de teint. Évidemment, je n'ai pas ce petit accessoire sous la main. Mélanie n'oublie jamais rien.

Bon, le bureau.

- Cabinet Bodin bonjour, Charline à votre écoute.
- Bonjour Charline, Liam Carlier à l'appareil.

Tout le staff de la boîte appelle Charline Charline mais Charline appelle tout le staff par leurs titres et patronymes. C'est une règle que je ne saurai expliquer.

- Bonjour monsieur Carlier. Vous tombez bien. J'ai cherché à vous joindre il y a à peine cinq minutes. Monsieur Bodin est étonné de ne pas vous voir à votre poste de travail à cette heure-ci, dit-elle, comme si elle lisait sur l'écran d'un prompteur.
- Oui, je suis désolé de ne pas avoir prévenu avant mais je suis malade... une mauvaise toux et une sinusite à se cogner la tête

contre les murs. Je ne viendrai pas aujourd'hui. Mais je serai là lundi, sans faute.

- Bien. Je vais l'en informer. Soignez-vous bien monsieur Carlier.

Et voilà. En repos, à la veille du week-end.

La lettre de maman s'invite dans mes pensées. Elle s'incrute. Je ne la relierai pas de sitôt. Mon esprit a pris le temps de l'imprimer la nuit dernière. Je me sentrais presque capable de la réciter par cœur. Elle m'obsède de bon matin. Qui ça ? La lettre ou ma mère ? Maman. Maman et moi, notre relation fusionnelle, ses jupes et mes knickers, mes jouets et ses carnets. Qu'est-ce qu'elle a bien pu y écrire ? Et pour quelle raison a-t-elle commencé à rédiger des manuscrits ? Avait-elle l'intention de les rendre publics ? Est-ce là une mission secrète qu'elle me confie pour la mener à son terme ?

La clé de la malle. Puisque je m'octroie un jour de congé, c'est peut-être l'occasion d'aller voir ce que dissimule cette boîte de Pandore*.

Mais avant toute action, j'ai besoin d'un bon bain, plein de mousse. Et de musique aussi. Pink Floyd. Pink Floyd, c'est parfait. Et d'un café en attendant que la baignoire se remplisse.

10h30. Lavé, habillé. J'appelle papa. La tonalité court dans le vide. Il a dû sortir, au cimetière probablement. On verra plus tard.

Ah bah tiens, le téléphone qui se met à sonner, ça doit être lui. Raté, c'est Juju.

- Salut Julien.
- Salut vieux, je te dérange ?
- Non, je sèche les cours aujourd'hui.
- T'as du bol. Moi, je m'emmerde grave au boulot. Dis-moi, tu fais quoi ce soir ?

*Boîte de Pandore : Dans la mythologie grecque, Pandore est la première femme. Elle est associée à la légende de « la boîte de Pandore » (en fait, une jarre). Elle est parfois appelée Anésidora, « celle qui fait sortir les présents des profondeurs », en fait, « la Déesse de la terre qui préside à la fécondité ».

- Aucune idée. Je dois passer chez mon père dans la journée mais on peut se voir plus tard.
- D'accord. Au Q.G ? Tu m'appelles quand t'es prêt.

Ça sent la soirée à pas d'heure à plein nez. L'une de celles auxquelles il est difficile de résister. La proposition chante comme une sirène qui m'attire dans ses filets. Je pourrais tout simplement dire non. Mais non.

Et le téléphone qui remet ça ! J'ai un agenda de ministre aujourd'hui. Cette fois-ci, c'est mon vieux.

- Liam, tu as appelé ? Tout va bien ?
- Oui, ça va. J'ai cherché à te joindre parce que j'aimerais passer à la maison aujourd'hui. Je dois prendre un truc dans ma chambre.
- Bien sûr, pas de souci. Mais tu n'es pas au travail ?
- J'ai passé une mauvaise nuit et j'ai oublié de mettre le réveil. J'ai posé une journée « adulte malade ».
- D'accord (mon père n'est pas du genre moralisateur), tu passes quand tu veux.
- Je pars de chez moi maintenant, ça te va ?
- Oui. On déjeune ensemble ?
- D'accord. À tout de suite.

Je n'oublie rien. Et surtout pas la clé de la malle.

En arrivant chez mon père, celui-ci m'attend dans le jardin.

- Bonjour papa.
- Salut fiston, c'est une belle journée.
- Oui, ça change d'hier.
- Il est encore un peu tôt pour manger. Tu as le temps d'aller dans ta chambre pour récupérer ce que tu veux. »

Je pénètre dans la demeure qui m'est familière pour y avoir vécu pendant plus de vingt ans. Je monte les escaliers, passe devant la chambre de mes parents, puis devant celle de Léonie pour arriver au seuil de la mienne désertée sept ans auparavant.

Je ne me souvenais pas y avoir laissé tant de choses. Tout est à sa place : ma vieille chaîne hi-fi, mon téléviseur, des vinyles et des Cds, mes fringues d'ado que maman gardait précieusement comme une douce empreinte du passé, un coffre à jouets, des peluches poussiéreuses sur l'armoire. Et sous la fenêtre : la malle. La fameuse, en bois verni. Celle que mes parents ont récupérée à la mort de mon grand-père peu de temps après mon départ du cocon Carlier.

Je m'empare de la clé. Mes mains se mettent à trembler comme une feuille. Ça me fait le même effet qu'hier soir, quand j'ai ouvert l'enveloppe qui contenait la lettre.

À quoi dois-je m'attendre ? Que vais-je découvrir ? Je sais déjà ce que la malle contient mais j'ose imaginer que tout ceci n'est qu'une grande farce. Finalement, se pourrait-il qu'un pantin multicolore géant coiffé d'un bonnet à clochettes en sorte ? Après tout, pourquoi pas ? Ma mère aurait juste voulu me faire rire une toute dernière fois. Ce serait une sacrée surprise, une jolie mascarade d'où sortirait sa douce voix qui soufflerait à travers des nuées :

« Je t'ai bien eu, hein ? »

J'ignore ce que je préfère : le pantin ou les carnets ?

Je m'agenouille devant la malle et j'insère la clé dans la serrure usée, la tourne et soulève le couvercle. Et là, comme prévu, je découvre des dizaines de carnets multicolores, les mêmes que ceux entrevus dans mon enfance. Ils sont tous du même modèle, seules les couleurs des couvertures diffèrent. Ils ont cent-quatre-vingt-douze pages chacun. Il y a aussi quelques manuscrits rédigés, rangés dans des enveloppes sur lesquelles on peut lire des mentions. En réalité, ça ressemble à des titres : *Ma très précieuse amie*, *Avec ou sans Jean...*

Les carnets ne sont pas triés mais ils sont numérotés. Le trente-troisième est le premier qui s'offre à moi. En le feuilletant, je découvre le journal intime de ma mère. Elle ne mentait donc pas en écrivant : « *je te remets ma vie* ».

Mais que pouvais-je bien espérer d'autre ? Je ne sais pas moi... des poèmes ? Des chansons peut-être ? Des textes inventés ? Ou encore des dessins ?

Non, ces petits carnets retracent la vie de maman, jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, saison après saison, année après année. Je me sens très mal à l'aise à l'idée de pénétrer dans son univers. Et puis, que vais-je devoir faire de tout ça ?

La tête de mon père apparaît dans l'entrebâillement de la porte.

- Tu as trouvé ce que tu cherchais ? demande-t-il.
- Oui et je pense qu'une valise me sera utile.
- Tu pars en vacances ? » retorque-t-il, le sourire aux lèvres.

Je ne relève pas.

- Tu étais au courant pour les carnets ?
- Oui. Et je savais aussi qu'elle voulait que ce soit toi qui les aies.
- Tu les as lus ?
- Jamais. Elle écrivait souvent à mes côtés et j'essayais de respecter ses moments pendant lesquels elle avait besoin de s'exprimer en silence, même si cela me tapait sur les nerfs au début de notre relation. Mais ensuite, j'ai compris que l'écriture était nécessaire pour son équilibre. Et puis, dès qu'elle vivait des moments difficiles ou quand on se disputait, ce qui arrivait de temps en temps, elle sortait dans le jardin pour fumer une cigarette et écrire. C'était une drogue.
- Les deux étaient une drogue.

Soupir de mon père.

- Je vais chercher une valise.

Soupir à mon tour devant le monticule de carnets.

20h15. Quartier Saint Michel.

Juju est au taquet, bien déterminé à boire sans soif. Une nuit d'ivresse semble se profiler.

23h15 : écumage du troisième bar. On titube. Le volume sonore de nos voix est à son maximum. On s'exerce aussi à celui

qui rote le plus fort. On drague tout ce qui ressemble de près ou de loin à une femme et on s'étonne bêtement quand l'une d'entre elles, celle qui porte des escarpins roses là, nous colle un vent (la salo...).

À 1h45, on fait la fermeture du bar je ne sais plus combien parmi les nombreux qui ont essuyé nos coups de coudes ce soir. Il doit bien y en avoir un qui n'a pas encore baissé le rideau dans le secteur. Mais là, Juju sature, je sature, la biture sature.

Julien est en grande conversation avec une Géraldine*. Seulement, je mets un point d'honneur à ce qu'une intruse ne vienne pas briser notre binôme à cette heure de la nuit. Saboter le coup de mon ami fait donc partie de mes prérogatives. C'est aussi une question de survie pour lui.

Dégobiller sur sa douce pendant l'acte risquerait de faire un tantinet désordre.

– Ju, ramène tes fesses !

Je le vois s'éloigner de son trophée de la soirée pour revenir vers moi, tel un chienchien à son maîmaître, la queue pendante entre les jambes. Enfin, j'imagine. Julien et moi, l'un aussi bien que l'autre, sommes dans un état pitoyable.

– Ah Liam, Liam, Liam...

– Ju, tu parles trop, y'a de l'écho.

– Tu sais quoi mon pote ? Eh bien moi, je dis qu'on devrait avoir honte de notre condition actuelle.

– Si tu peux pas t'empêcher de parler, tu pourrais faire l'effort de parler normal...

– Tu veux qu'j'te dise, tu veux qu'j'te dise... Eh bien... c'est la charité qui se fout de l'hôpital.

– Hein ?

– Laisse tomber. T'es trop bourré mon vieux. Ah Liam, mon ami Liam... Si ta mère te voyait, elle te flanquerait une bonne fessée !

*Une « Géraldine » : Terme utilisé par Mike Dundee dans le film « Crocodile Dundee » pour désigner les femmes.

Je rêve ou mon acolyte vient de me coller une bonne grosse claque verbale dans la tronche ? Non mais quel con ! Quoi si ma mère me voyait ? Elle est plus là ma mère ! Ni pour me mettre une raclée, ni pour plus rien jamais ! J'explose.

– Tu sais quoi ? Laisse-là où elle est ma mère ! Elle est morte ! Et à fumer comme une cheminée, cette connasse l'a quand même bien cherché !

Julien se liquéfie. On dirait qu'il est en train de débourrer aussi sec. Il est visiblement choqué par mes propos. Mais quoi ? Je suis saoul. C'est pas compliqué à comprendre ? Si ? Non. Je suis rond comme une queue de pelle et je ne maîtrise plus rien.

Houlala ! Quelqu'un se serait-il amusé à me coller les yeux pendant la nuit ? Ju ? Pas là. Comment suis-je rentré ? Je n'ai aucun souvenir du trajet du retour. Par je ne sais quel tour de prestidigitation, la voiture se serait mise en mode automatique pour me ramener à bon port ? Bon, je suis vivant... enfin, je crois.

Non, ça tourne, ça brasse, je sens que je vais mourir... heu, vomir. La cuvette des toilettes m'interpelle. C'est décidé, d'une manière ferme et catégorique, j'annonce haut et fort que je fais le serment de ne plus jamais boire et ce, même sous la torture.

En vidant mon corps de tous les liquides ingurgités la veille, je me remémore cette nuit. Des mots de colère résonnent dans ma tête. Ils cognent dur. Ils font office de cloche annonçant la messe dominicale. Un trouble très inconfortable m'envahit : la honte. Non seulement je suis honteux mais je souffre aussi. Putain ! C'que la mort peut faire mal quand elle touche de près ! Elle pourrit, dévore, rend fou, pétrit l'être et son cœur en les malaxant avec une bonne dose de sentiment d'abandon, de noirceur, de tristesse, d'incompréhension, de désespoir.

Le lundi matin, au bureau, personne ne me pose de questions au sujet de ma pseudo-maladie.

Mélanie ne réitère pas sa demande non plus.

Deux semaines plus tard, la valise qui contient les écrits de ma mère est toujours dans le couloir d'entrée, en sommeil.

En ce premier dimanche du mois de juin, je ne trouve rien de mieux à faire que de « globuler » devant un programme animalier... jusqu'à ce que la sonnerie du téléphone me sorte de ma léthargie. « Sœurlette » s'invite sur l'écran.

- Holà Léo !
- Salut mon frangin ! Comment vas-tu ?
- Ça va et toi ? T'es rentrée quand ?
- La semaine dernière mais j'étais claquée. C'est pour ça que je ne t'ai pas appelé avant. Je récupérais.
- Ton séjour était si mouvementé que ça ? Bon, Milan, c'était comment ?
- Fantastique ! On a réalisé deux projets de mode absolument fabuleux ! Ils paraîtront dans le numéro du mois d'août. Je me suis fait un max de thunes avec ces travaux. Du coup, je t'invite au restau.
- Ce soir ?
- Non, ce midi. Je préfère. J'ai une journée hyper chargée demain, je vais devoir me lever aux aurores. Je passe te prendre dans quarante-cinq minutes.
- Euh, je ne sais pas...
- Liam, ce n'était pas une question. À tout' !

Léonie, ma petite sœur (de deux ans) est une vraie pile électrique. De plus, elle a l'incroyable faculté de faire mille choses à la fois. Ce qui est loin d'être mon cas. À part ça, outre ses qualités de super executive woman, physiquement, elle est plutôt jolie. Dans son genre. Oui, parce que parfois, son souci d'être toujours à la pointe de la mode fait que c'est un peu too much à mon goût. Pour être honnête, je me sens même un peu dépassé. Ou tout du moins, c'est moi qui finis par la devancer de quelques mètres dans

la rue pour éviter que les gens pensent que je me promène avec une originale. Je n'aime pas l'originalité. Je ne suis pas un original. Je suis un type on ne peut plus ordinaire qui s'inquiète malgré tout de l'image qu'il dégage. Alors que Léo est du genre à se foutre royalement du regard des autres, tout comme elle se moque bien de savoir si son entourage proche est à l'aise avec son apparence. Que répondrait-elle à ça ? Que c'est leur problème, pas le sien. Et elle aurait raison.

Son caractère est un joli amalgame de ceux de nos parents avec, peut-être, un trait dominant de celui de notre père. Seulement, à la différence de lui, Léo a su s'imposer et se faire une place en or dans sa profession. Et heureusement ! C'est grâce à son travail qu'elle reprend du poil de la bête. La mort de maman a été un véritable traumatisme pour elle aussi. Toutes les deux étaient très proches. Léonie n'avait aucun secret pour notre mère et cela semblait réciproque... jusqu'à preuve du contraire il y a quinze jours. Ma sœur lui disait tout, y compris tout ce qui touchait sa vie intime.

Pour ma part, en famille, ce dernier point a toujours été un dossier classé « secret défense ». Ma première déception amoureuse est passée totalement inaperçue à la maison. Enfin, c'est ce que j'ai cru. J'ai tout de même soupçonné maman de l'avoir devinée. Les mères ont un don pour ça.

Léonie et elle étaient comme des amies chères. Il ne serait pas exagéré de dire qu'on aurait pu les prendre pour des sœurs.

Et là se pose une question : Pour quelle raison maman a-t-elle confié ses carnets à moi plutôt qu'à elle ? Ça m'aurait bien facilité la tâche en tout cas. La remise de ses écrits est un cadeau empoisonné. Je n'ai aucune idée de ce que je dois en faire. Et je ne dois surtout pas en parler à Léo. Elle en serait peinée et ne comprendrait pas. Moi-même je ne comprends pas. Ma sœur bosse pour un papier connu et son répertoire de relations publiques est particulièrement impressionnant. Il lui suffirait de passer un ou deux coups de fil pour publier ces torchons. De plus, elle prendrait le temps de les éplucher parce qu'en plus d'être

hyperactive, Léonie est une super fouineuse méticuleuse. Elle pourrait passer des nuits entières à décortiquer la vie de maman.

Mais non, il a fallu que maman me choisisse. Moi. Moi qui ne suis pas un grand lecteur, moi qui me lasse de tout très vite, moi qui ne suis ni curieux, ni aventurier dans l'âme. Ma sœur, qui a (« grosso merdo ») toutes les qualités que je viens d'énumérer, est clairement écartée de ce secret familial. Alors qu'elle est la mieux placée pour y prendre part ! Non, je ne comprends pas. Et je suis tellement navré pour elle.

Bon, Léo me pousse à sortir de mon antre. Ce n'est pas une mauvaise idée finalement. Ça pue le fauve là-dedans ! Qu'aurais-je fait d'autre de toute façon ? J'aurais probablement traîné toute la journée en caleçon à mater des programmes abrutissants et à picorer des Pringles.

13h00. Les pneus de la Mini Austin noire de Léo crissent en bas de l'immeuble. Ma sœur s'abstient de tout civisme en stationnant son pot de yaourt en warning au beau milieu de la voirie. Enfin, elle m'apparaît pimpante. Ah ouais ! C'est la classe à Dallas ! Teint hâlé, nouvelle coupe de cheveux, des sapes dernier cri dont des bottes italiennes totalement inadaptées à la saison bien évidemment. Ah ! Je n'avais pas vu les énormes lunettes de soleil qui font tête de mouche...

- Salut Liam ! Désolée pour le retard ! lance-t-elle.
- J'ai l'habitude. Ce n'est pas comme si la ponctualité était dans nos gênes. Ça te va bien cette coupe !
- Merci, c'est gentil.
- Et ça lui plaît à lui ?
- Je ne vois pas de qui tu parles.
- C'est ça, fais ta maline. Bon, on y va.

Ce dimanche, une terrasse s'impose et par chance, une table esseulée nous attend à travers une foule avide de prendre un bain de soleil. Léo commande une salade de chèvre chaud accompagnée d'une huile de noix à l'odeur particulièrement

alléchante, et je me laisse tenter par le magret de canard et ses petits légumes.

- Ça va ton taf ? demande-t-elle avant d'entamer son mets.
- Bof. J'en ai marre.
- Pourquoi ne cherches-tu pas autre chose ?
- J'ai la flemme de refaire mon CV et de démarcher les boîtes. Elles se valent toutes à mon avis. Ma situation professionnelle est plutôt confortable malgré tout. Je n'ai peut-être pas besoin de plus. Bon, oui, je sais ce que tu vas me dire : que je manque d'ambition. Mais sincèrement Léo, je n'ai pas du tout envie de me bouger le cul.
- Tu m'avais dit que tu voulais partir en Irlande il n'y a pas si longtemps. Tu as lâché l'affaire ?
- Oui, je crois. Tu peux me dire ce que j'irais foutre là-bas ?
- Je ne sais pas, plein de choses. Découvrir tes origines pour commencer. C'est quand même le pays où tu es né. Et puis, ça te permettrait de changer d'air, de pratiquer ton anglais aussi, connaître une autre culture, faire des rencontres. Il y a un tas de bonnes raisons de partir à l'étranger.
- Je ne suis pas assez téméraire pour ça.
- Attends, l'Irlande, ce n'est pas le bout du monde non plus. Dublin est à à peine deux heures de vol de Paris. Et puis, avec le fric que nous a laissé maman, tu peux bien te permettre de faire une pause.
- Non, je ne changerai pas de travail dans l'immédiat.
- C'est quand tes prochaines vacances ?
- À la fin du mois.
- C'est la meilleure période pour aller là-bas.
- J'ai d'autres projets.
- Ah oui ? Quoi ?
- Rien de concret pour le moment mais sûrement une semaine dans le sud avec Julien.
- Ça va être joyeux.

Loin de moi l'envie d'aller me faire dorer la pilule sur les plages de la Côte d'Azur. Non, j'ai une autre idée en tête mais je ne peux définitivement pas mettre Léonie dans la confidence.

- Et toi ? C'est quoi ton prochain périple ?
- New York. En juillet. Je m'impatiente déjà. Deux semaines à Manhattan aux frais de la princesse, boulot six heures par jour et le reste du temps, fêtes et farniente.
- Y'en a qui ne s'emmerdent pas. Tu y vas avec ton bellâtre ?
- Qui ça ?
- Ton mec ? Il t'accompagne ?
- Écoute Liam, mon EX-mec, m'a plantée pour une énorme paire de nibards. Tu devrais te poser la question quand tu vois une nana avec une nouvelle coupe de tifs. C'est de la psychologie féminine. Si elle arbore une tête refaite, c'est qu'on l'a larguée ! Dans quatre-vingt-dix-neuf pourcents des cas.
- Permets-moi de douter de tes sources de probabilités.
- Si si, crois-moi. J'ai des renseignements hyper fiables. Bref, il s'agit tout simplement d'une envie de tourner la page.

Léonie Carlier dit, Léonie Carlier sait, Léonie Carlier souffre, Léonie Carlier est en colère, Léonie Carlier se prend pour Alain Delon.

- Et je n'ai pas envie d'en parler, poursuit-elle. Les mecs, j'en ai ras la casquette !
- Je suis désolé.

Bon, en même temps, je peux comprendre qu'une poitrine généreuse soit plus appétissante que ce qui peut ressembler à des œufs sur le plat. Sur ce coup-là, je ferais mieux de ne pas prendre parti ouvertement.

- Et, à ce propos, ta collègue de bureau ? demande-t-elle.
- R.A.S.
- Ok. Tu veux un dessert ?
- J'ai fini.
- Un café ?
- Ça ira comme ça.

- L'addition ?
- C'est toi qui régales t'as dit !

Au pied de mon immeuble. Embrassade de fratrie.

- Pense à ce que je t'ai dit Liam. Si tu ne t'épanouies pas dans ton boulot, mets les voiles, tu n'as rien à perdre. Je peux aussi te rencarder de mon côté si tu veux ?
- Certainement pas. Ce sont mes affaires. Mais merci.

De retour dans mon chez moi. Tenter de trouver un sens à ma vie. La somme d'un boulot minable additionné à une solitude minable est égale à une vie minable. Le résultat est au summum de l'optimisme. Bon, je ne vais pas non plus me tirer une balle.

Mon regard se pose sur la valise, puis, sur la lettre qui n'a pas bougé de la table basse depuis son intrusion dans ma maison.

« Il y a soixante-dix carnets éparpillés dans différents endroits... deux manuscrits inachevés sont restés ces trente dernières années chez les parents de ma meilleure amie... Delphine... Bideau... la Chapelle Moulière... »

3...

RECONSTITUTION

Je dois commencer par réunir et retrouver les manuscrits manquants. Je me connecte sur le site des Pages Jaunes.

Qui ? Bideau.

Où ? La Chapelle Moulière.

Chou blanc.

Trois suppositions :

Petit a. (on ne change pas une équipe qui gagne) : Les parents Bideau ont déménagé.

Petit b. : leur numéro est sur liste rouge.

Petit c. (qui pourrait être un grand, un bon gros C qui s'en viendrait supplanter les petits a et b ridicules) : les époux Bideau sont morts.

Une personne peut me venir en aide :

- Allô papa.
- Liam, ça va ?
- Ça peut aller. Dis-moi, tu as toujours le carnet d'adresses de maman ?
- Oui, il doit être quelque part par là.
- Je peux te l'emprunter ?
- Bien sûr. Tu passes le prendre quand tu veux.
- Maintenant si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Un quart d'heure plus tard, je suis chez mon père.

- Je ne reste pas longtemps, lui dis-je. J'ai des choses à faire mais je repasserai la semaine prochaine si tu veux.
- Pas de problème. Voilà le carnet.

En réalité, l'objet n'est pas un bloc-notes ordinaire mais un cahier protégé d'une couverture rigide illustrée de motifs aux couleurs rouge-orangées. En trente ans, ma mère n'a utilisé que celui-ci. Autant dire qu'il s'agit d'une antiquité. Les contacts qu'elle

a perdus au fil du temps sont rayés d'un trait noir diagonal sous lequel on peut encore lire les noms des personnes, suivis des coordonnées.

- Tu as décidé de te plonger dans les manuscrits ? demande mon père.
- Je ne sais pas encore. Je cherche un point de départ. Merci pour le carnet, je te le rendrai bientôt.
- Prends ton temps.

De retour dans mon capharnaüm indescriptible, je prends place sur le canapé, le cahier d'adresses entre les mains. Ma mère en a fait un répertoire très soigné. C'était là une autre de ses activités manuelles. Je l'ouvre directement à la lettre B. Mes yeux se posent sur le nom de Delphine Bideau, suivi d'une première adresse rayée, puis d'une seconde non barrée à Rouen. Dessous figure celle de ses parents à la Chapelle Moulière avec un numéro de téléphone qui ne doit plus être d'actualité. Je vérifie tout de même...

« Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué. »

Évidemment.

Une seconde option serait de me rendre à la Chapelle Moulière lors de mes prochains congés. Et ce, quel qu'en soit le résultat.

J'ai une mission : regrouper les écrits qui m'attirent comme un aimant jusque dans des endroits inconnus que ma mère a pu arpenter à un moment ou à un autre de sa vie.

Et puis, cette Delphine Bideau m'intrigue. Elle est certainement l'une des personnes qui a le mieux connu maman. Je dois explorer cette piste là aussi. Il se peut qu'elle soit la très précieuse amie du manuscrit du même titre.

Ou s'agirait-il de Pascaline ?

Bon, la valise. Je l'autorise enfin à entrer dans mon salon. Je l'ouvre et découvre tout de suite les fameux manuscrits. Celui qui attire en premier mon attention est le septième. Drôle de

coïncidence, le sept était le chiffre fétiche de maman. Il lui plaisait de penser qu'il lui portait chance. Elle était née un 7 juillet. Je décachette l'enveloppe kraft pour en tirer la totalité des feuillets numérotés. Cent-trente-deux pages recto verso. Quel borbier !

Je reconnais bien là l'écriture de ma mère, penchée sur la droite, fine et harmonieuse. Maman grattait le papier dès qu'elle en avait l'opportunité, en décrivant autant que possible tout ce qu'il se passait dans son existence. Elle notait ce qu'elle voyait sur le vif et c'était bien écrit.

Le manuscrit numéro sept commence au mois de mai de l'année 1970. Mes parents vont se rencontrer l'année suivante. Je crois que mon cerveau n'est pas disponible pour lire les moindres détails de cette tranche de vie.

En feuilletant le dossier, je remarque une nuance de transcription. Ma mère utilisait de l'encre noire pour ses écrits personnels, ses pensées, et faisait l'usage d'un bleu nuit pour sa correspondance. Ses courriers sont tous à l'attention de Delphine, sa « très précieuse amie ». Et maman était assez folle pour recopier les lettres qu'elle recevait de son amie en retour. Cette correspondance est l'empreinte d'une amitié sincère, tendre, solide, forte, quasi inébranlable. À lire les mots de ces deux femmes, jeunes à l'époque, celles-ci se considéraient comme des sœurs qui partageaient leurs expériences de vie, leurs existences respectives par écrit d'une manière particulièrement méticuleuse.

Je suis en train de faire la connaissance d'une femme qui me dévoile son vécu avant celui que nous avons eu en commun, en famille.

Avec le plus grand soin, je replace les feuillets dans l'enveloppe et reprends place devant l'ordinateur pour taper dans le moteur de recherches : Plan de Rouen.

Le samedi suivant, au bout d'un peu plus d'une heure de route, je me trouve dans une ville qui m'est complètement inconnue. Mon point de chute est une vieille bâtisse flanquée d'une

imposante porte en bois marron, rue de la Dinanderie, à Rouen. On fait un bond de trente ans arrière. À l'époque, c'est ici que Delphine Bideau a vécu.

Je n'espère pas grand-chose en me rendant à cette adresse mais je me fie à l'adage : « Qui ne tente rien n'a rien ».

Il y a six sonnettes, donc six appartements qui ne devaient probablement pas exister il y a trois décennies. Aucune d'entre elles ne porte le nom de Bideau. La première me présente une personne qui se nomme Gustave Sannier. Je décide d'en découvrir le portrait en appuyant sur le bouton pressoir. Une voix ne tarde pas à s'extraire de l'interphone.

- Oui ?
- Bonjour monsieur. Je m'appelle Liam Carlier. J'aimerais parler au gardien ou au propriétaire des lieux.
- C'est à quel sujet ?
- Êtes-vous l'un des deux ?
- Ça s' pourrait.

Bon, je suis tombé sur un type louche qui s' imagine que j'ai du temps à perdre.

- Écoutez monsieur, je suis à la recherche d'une personne qui a vécu dans cette maison il y a plus de trente ans. Pouvez-vous m'aider ?
- Quel est le nom de cette personne ?
- Delphine Bideau.
- J'arrive.

Qui est ce Sannier ? Et allait-il lever un voile sur un mystère ?

J'entends un bruit de pas derrière la grande porte et, à son ouverture, je découvre un homme d'un âge avancé, de taille moyenne, aux cheveux plus blancs que gris, aux yeux clairs, à l'air plutôt sympathique qui ne me donne pas l'impression d'être confronté à un psychopathe tueur en série adepte d'actes de cannibalisme.

- Bonjour, je suis Gustave Sannier, le gardien de la résidence.

- Bonjour monsieur Sannier. Je vous prie de m’excuser pour le dérangement.
- Ce n’est rien.
- Nous sommes samedi. Je suppose que vous ne travaillez pas ce jour-là ?
- Je vis ici et je n’ai pas grand-chose à faire si ce n’est répondre quand ça sonne à la porte, satisfaire les demandes des locataires, changer une ampoule de temps en temps, arroser les plantes, balayer la cour et les parties communes. Entrez, je vous en prie.
- Merci.
- Rappelez-moi votre nom.
- Liam Carlier.
- Puis-je vous offrir un café monsieur Carlier ?
- Ce n’est pas de refus.

En pénétrant dans la cour intérieure, je suis subjugué par la beauté des lieux. Alors que l’aspect extérieur ne paie pas de mine, cet espace est à l’image d’un cloître fleuri de toutes parts. Des rosiers, des buissons de lavande, des géraniums, du chèvrefeuille, des hortensias offrent un décor somptueux. Le tout cerne un grand chêne certainement centenaire qui porte à bout de branches des grandes feuilles verdoyantes.

- C’est magnifique ici ! Est-ce vous qui entretenez tout ça ?
- Oui. Je suis ravi que cela vous plaise. Suivez-moi.

J’emboîte son pas sans pouvoir m’empêcher de m’extasier sur chaque parcelle fleurie. Puis, il me fait entrer dans son appartement qui donne directement sur la cour. L’espace est restreint, confiné. La pièce principale sert à la fois de cuisine, salon et salle à manger. Un vieil épagneul breton est affalé sur le canapé. L’animal ouvre paresseusement un œil au son de ma voix mais ne paraît nullement perturbé par ma présence.

- Asseyez-vous monsieur Carlier.
- Je vous remercie.

Sannier est en train de préparer le café pendant que je scrute les alentours. En voyant la limpidité du liquide qu’il verse dans ma